

de son homme d'affaires. Etonné du silence glacial de Frank, il le pressa de questions et ce fut avec une surprise mêlée de honte qu'il apprit la vérité.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, ma négligence a donc été la cause de tous les malheurs de votre père, du père de Fanny Frankland ? Je me rappelle, maintenant que vous me mettez sur la voie, quelque chose d'un vieillard avec une belle chevelure blanche, qui vint me parler d'affaires, précisément au moment de mon départ pour les courses d'Ascot. C'était donc votre père ? Je me souviens que je lui dis que j'étais très-pressé, et que mon homme d'affaires, M. Deal, lui rendrait certainement justice. En cela j'ai été indignement trompé, et j'ai eu beaucoup à souffrir d'avoir donné ma confiance à un tel homme. Grâce à Dieu, je m'occuperai désormais de mes affaires et je suis bien résolu à y voir clair à l'avenir. Ma tête n'est plus occupée de chevaux, de voitures et de courses. Il y a temps pour tout ; mes jours de folie sont passés ; je désire seulement que ma négligence ne fût de tort qu'à moi-même. Tout ce que je puis faire maintenant, continua M. Folingsby, c'est de réparer autant que possible le passé. Je commencerai par votre père. Fort heureusement, j'en ai les moyens en mon pouvoir. Je puis disposer en ce moment de sa ferme, et demain elle lui sera rendue. Le fermier qui l'avait remplacé vient de résilier son bail, sur lequel il me doit un arriéré considérable ; mais il y a bâti une bonne maison, et j'en suis ravi pour votre père. Dites-lui qu'il pourra l'occuper, et que je suis prêt à le remettre en possession. J'ai hâte de réparer le tort que je lui ai fait, ou du moins que je lui ai laissé faire en mon nom."

Frank était si transporté de joie qu'il pouvait à peine trouver un mot de remerciement. En revenant à la maison, il entra chez Mme Hungerford pour raconter cette bonne nouvelle à sa sœur Fanny. C'était la veille du jour anniversaire de la naissance de leur père.

L'heureux jour arriva. Le vieux Frankland était occupé dans son petit jardin, lorsqu'il entendit la voix de ses enfants qui venaient à lui :

— Fanny, Patty, James, Frank, soyez les bienvenus, mes enfants ! soyez les bienvenus ! Je savais que vous seriez assez bons pour venir voir aujourd'hui votre vieux père ; aussi, j'ai cueilli quelques-unes de mes groseilles pour vous afin de fêter de mon mieux votre bienvenue. Mais, je m'étonne que vous ne soyez pas honteux de me rendre visite dans une telle maison. Quels joyeux garçons ! quelles riieuses fillettes ! Je vois bien que j'avais raison d'être fier de vous tous ; mais je crois ne vous avoir jamais vu l'air si heureux, tous tant que vous êtes.

— Peut-être, mon père, dit Fanny, est-ce parce que vous ne nous avez jamais vus si heureux depuis que nous sommes au monde. Asseyez-vous, cher père, là, sous ce berceau ; nous nous mettrons sur le gazon, à vos pieds, et chacun vous contera son histoire et dira ses bonnes nouvelles.

— Mes enfants, reprit le vieillard, fuyez comme vous voudrez ; mon vieux cœur nage dans la joie de vous voir tous si heureusement réunis autour de moi.

Le père s'assit sous le berceau et ses enfants se placèrent à ses pieds. Patty parla la première ; puis Fanny, puis James, puis Frank. Quand ils eurent raconté toutes leurs petites histoires, ils offrirent à leur père, dans une bourse, leur fortune réunie ; c'était la récompense de leur bonne conduite.

— Mes enfants chéris, dit Frankland, qui ne pouvait plus retenir ses larmes, c'est trop de bonheur pour moi ! c'est le plus heureux moment de ma vie ! Personne, si ce n'est le père de tels enfants, ne peut savoir ce que je ressens ! Votre réussite dans le monde me fait dix fois plus de plaisir, parce que je sais que vous ne la devez qu'à vous-mêmes.

— Oh ! non, mon cher père, s'écrièrent-ils d'un commun accord ; non, mon cher père, nous ne devons nos succès qu'à vous seul ! Tout ce que nous avons est dû aux soins que

vous nous avez prodigués dès notre plus tendre enfance. Si vous n'aviez pas veillé sur nous, si vous ne nous aviez pas si bien élevés, nous ne serions pas si heureux maintenant."

Ici, ils furent interrompus par la fidèle Anna, qui demeurait toujours avec le vieux Frankland. Elle traversa le jardin en courant si vite, qu'en arrivant près du berceau elle ne pouvait plus ni respirer ni parler.

— Chers cœurs, Dieu vous bénisse tous ! s'écria-t-elle aussitôt qu'elle put respirer. Mais ce n'est pas le moment de rester assis où vous êtes. Rentrez, monsieur, pour l'amour du ciel, dit-elle en s'adressant à son vieux maître, rentrez pour être prêt.... rentrez tous pour être prêts....

— Prêts ! prêts à quoi !

— Oh ! prêts à de belles choses ! à de bien belles choses ! Rentrez seulement, et je vous dirai tout en chemin.... Comme je me suis piqué la main après ces groseilles !.... Mais ce n'est rien que cela. Vous n'avez donc pas entendu un mot de ce qui se passe !.... Non, comment l'auriez-vous pu ! Est-ce que vous avez seulement pris garde à moi quand vous êtes entrés !

— Il faut nous le pardonner, bonne Anna ; nous étions si pressés de voir notre père que nous ne pensions à rien ni à personne.

— C'est très naturel. Eh bien ! miss Fanny, je suis allée à la grande maison, chez votre dame ; une bien bonne dame, vous savez. Mme Hungerford m'a envoyé chercher pour lui parler, et j'ai appris des choses que vous ne savez pas encore. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a une voiture qui vient ici pour emmener mon maître à sa nouvelle habitation, et il y a des chevaux et des selles pour vous, et vous, et puis vous, et moi. Mme Hungerford vient dans sa calèche ; M. Folingsby arrive dans son char-à-bancs ; M. Barlow dans la voiture de M. Josiah Crumpe, et M. Clegghorn et sa jolie fille dans un cabriolet ; et... et une foule d'autres voitures des amis de Mme Hungerford ; et il y a une grande foule dans la rue... et je suis venue pour préparer le déjeuner.

— Oh ! mon père, s'écria Frank, dépêchez-vous et quittez cet uniforme avant qu'ils viennent. Nous avons acheté des vêtements neufs pour vous.

Frank lui ôta l'uniforme, comme il disait, et le jeta loin de lui en disant :

— Mon père ne te portera plus désormais."

Fanny finissait de nouer la cravate de son père, et Patty avait à peine lissé ses cheveux blancs, lorsqu'on entendit le bruit des voitures. Tout ce qu'Anna venait de dire était vrai. Mme Hungerford avait invité tous ses amis et toutes les personnes qui connaissaient la bonne conduite des Frankland à l'accompagner dans cette joyeuse occasion.

— Les cavalcades et les processions triomphales, disait-elle, sont ordinairement de pures folies..., de simples satisfactions accordées à la vanité, tandis qu'aujourd'hui c'est un hommage rendu à la vertu. Nous donnerons un bon exemple au pays en montrant que nous respectons et que nous admirons la vertu partout où elle se rencontre. Voici toute une famille dont la conduite est admirable ; ces enfants ont fait tous leurs efforts pour arracher leur père à la pénible condition où il se trouvait réduit, sans qu'il eût la moindre faute à se reprocher. Ils ont réussi. Donnons-leur ce qu'ils estimeront plus que de l'argent, le témoignage de notre estime."

Convaincus et entraînés par les discours de Mme Hungerford, tous ses amis, toutes ses connaissances l'accompagnèrent à la maison de charité. Une grande foule suivait, et le vieux Frankland fut emmené comme en triomphe par ses enfants à sa nouvelle habitation.

L'heureux père vécut encore d'assez longues années pour voir s'accroître la prospérité de sa famille.

Puisse tous les bons pères avoir des enfants aussi reconnaissants !

(Traduit de l'anglais de miss EDGEWORTH.)